

La revue des Ballets de Paris

ROLAND PETIT cherche à allier le rythme des revues américaines avec l'esprit et le goût français : il lui faut un mélange détonant qui fasse moderne, cocasse et excitant. Est-ce que la revue qu'il donne au Théâtre de Paris, spectacle composite, déconcertant, savoureux parfois, répond à sa volonté ? C'est gentil, c'est amusant, mais ça n'explose pas. Pour qu'un spectacle explose il faut que les chanteurs chantent, que les danseurs dansent, que chacun fasse vraiment ce qu'il est censé faire et ce à quoi il prétend : l'amateurisme mouille les pétards les plus ingénieusement conçus.

Le premier tiers de la revue, composé de numéros brefs, variés, attachants, offre une heureuse formule de spectacle. L'intérêt est sans cesse ravivé, tout passe si vite qu'on n'a pas le temps de s'ennuyer. Sonara Lee s'emploie

d'ailleurs à nous divertir. Il y a deux moments où ça explose : Tatouages, numéro burlesque où Zizi Jeanmaire apparaît en vedette 1925 éprise d'un avantageux personnage tatoué des pieds à la tête par la fantaisie de Tom Keogh et La Peur qui nous rend la saveur qu'avaient jadis les ballets de Roland Petit avec La Rendez-vous, avec Le Loup. Les décors et les costumes de Clavé possèdent de l'originalité poétique, la musique de Marius Constant soutient l'action. Roland Petit, qui en est le principal acteur, y fait valoir ses dons de mime tragique créateur d'angoisse, de merveilleux, d'étrangeté. C'est là son véritable emploi. Le music-hall n'est pas son fait. Qu'on se souvienne de l'hallucinante image du Loup !

Hélas ! Tout se gâte dans le second tiers, avec La Nuit, « feuilleton lyrique » de Léo Ferré, plus feuilleton que lyrique et qui oscille entre sous-berlaine et hyper-Roland. On bavarde au lieu de danser. Et quelles tirades prétentieuses ! Le sujet de Madeleine Ferré pouvait séduire : La Nuit est arrêtée dans un bistrot, on lui intente un procès. Mais il fallait un poète pour développer pareil thème et un musicien pour bâtir une partition. Léo Ferré sait faire de petites chansons. Là, il a été inférieur à sa tâche. Le résultat est consternant.

La dernière partie de la revue nous redonne contenance sans nous rendre le plaisir de la première. Valentine ou le Vélo magique, féerie sur un amusant libret de Jean-Pierre Grédy avec des lyrics de Quénecq qui use de l'ironie comme on sait, permet à Zizi Jeanmaire de se métamorphoser en coureur cycliste et de témoigner de la multiplicité de ses dons. Mais la féerie dure trop longtemps et se termine sur un final dérisoire qui parodie sans grandeur les Folies-Bergère. Les décors et les costumes d'André François sont ingénieux et spirituels.

On quitte le Théâtre de Paris, très perplexe. Le spectacle manque d'unité. A quoi Roland Petit répondra qu'il veut concilier les contraires et qu'il fait de la disparité son esthétique. Fort bien. Cela signifie qu'il devra atteindre à une unité supérieure qui réunit les opposés et les extrêmes. Il reste toujours sympathique, car il ne se satisfait pas des solutions toutes faites : il tente l'aventure réussit parfois et se trompe aussi. De toute façon, il fait preuve d'intelligence, de goût, surtout dans le choix des peintres et des décorateurs. Ah ! S'il avait même

exigence envers les musiciens ! L'erreur principale de la revue est de s'adresser à des publics différents : on ne peut apprécier à la fois La Peur, vérité du raffinement artistique, et La Nuit, qui est du ton. Mais quel public Roland Petit veut-il toucher ? On le devine pas.

En grand atout s'appelle Rêves Jeanmaire. Quand elle est en scène, tout s'arrange, tout pède, ou à peu près : sa personnalité s'impose avec éclat. Qu'elle danse, qu'elle chante (même enrôlée), joue ou reste immobile, on ne voit qu'elle, on n'a d'yeux que pour elle. Tour à tour vamp nocturne et petit garçon. Frégoli, Barbette à rebours, elle est la revue à elle seule.

Marcel Schneider